

Zaragoza, décembre 2015

"Une enveloppe piochée au hasard"

Je vous invite à lire ma Lettre et j'espère que vous apprécierez cette correspondance rendue possible grâce à un travail de mémoire réalisé dans le Roussillon. J'ai souhaité participer à cet appel à l'écriture dans le cadre du projet d'inauguration du camp de Rivesaltes pour deux raisons :

Du fait de mes origines Franco-espagnoles, j'ai pensé que je pouvais apporter un témoignage à ce travail de mémoire historique qui me semble tellement important au sein de l'éducation et des valeurs à développer parmi la société.

Puis, j'ai eu l'occasion de découvrir le travail d' Anne Laure Boyer une artiste sensible au développement de la culture, capable de proposer des projets artistiques qui se créent principalement grâce à nos émotions, nos sentiments d'attaches et notre histoire aussi bien commune que très personnelle.

Ce projet rend possible une communication entre hier, aujourd'hui et demain après de longues années de silence.

Au cours de la guerre d'Espagne, mes grands-parents étaient des enfants qui en 1939 avaient respectivement 17 et 15 ans. Ils ont donc connu cet épisode douloureux. En 1959, mon grand-père a dû quitter l'Espagne franquiste pour des raisons d'activité syndicale contraire au régime. Aucun patron ne voulait l'employer. Puis ma grand-mère, mon père et ses quatre frères et soeurs l'ont rejoint en 1960 dans l'Ariège. Sur ce voyage, je voudrais vous faire partager un extrait des mémoires de mon père.

*Extrait.....parti en précurseur un an auparavant dans l'Ariège où il avait loué une maisonnette implantée à l'intérieur d'une ferme située près de Crampagna proche de Varilhes et Foix. A cette époque pour les autorités espagnoles, nous étions des « émigrés économiques ». Ouvrier de la céramique à Manises (Valencia) il s'était recyclé comme peintre en bâtiment. J'apprendrai plus tard que le patron qui l'employait ne l'avait pas déclaré. A la gare de Valencia, je me souviens d'avoir emprunté un train dont la locomotive crachait une fumée noire et faisait un bruit infernal. Dans le wagon de troisième classe avec ses sièges en bois, nous étions cinq enfants silencieux avec notre mère, mon oncle Miguel et ma tante Emilia qui nous accompagnaient. Pendant son absence, mon oncle et ma tante nous avaient aidés financièrement car le courrier qu'il nous adressait devenait de plus en plus rare et inexistant. Notre mère avait fini par croire qu'il nous avait abandonnés. En le retrouvant et en écoutant ses explications nous en avons déduit que tout le courrier qu'il nous adressait était probablement ouvert par un postier filou de Manises qui avait découvert à l'intérieur d'une des enveloppes, l'argent qu'il nous envoyait. Dès lors tout le courrier qui nous était destiné en provenance de France était détourné et l'argent volé. Après un*

*voyage interminable, exténuant, via Barcelone nous parvenions enfin à Puigcerdá. Je me souviens du passage de la frontière et les formalités douanières irréalistes m'avaient profondément choqué. Dans une salle sombre se trouvaient des tables interminables, alignées et des agents de la douane et des gardes civils l'air très sévères, menaçants nous attendaient. Les douaniers espagnols et des tricornes nous ont ordonné de déposer nos valises et sacs et de les ouvrir. Ensuite ils ont procédé à une fouille minutieuse faisant un tri et mettant de côté ce qui ne devait pas passer, c'est-à-dire des objets ou effets divers qu'ils souhaitent en fait conserver pour eux.*

*Une sorte de butin « légal » qu'ils se partageaient tous les jours en fin de journée. Aucun voyageur contrôlé n'ouvrait la bouche par peur d'être mis à l'écart et de se voir refuser arbitrairement le passage tant espéré. Il n'était pas question de protester. Je me souviens d'une famille qui était juste devant nous et du père mis à l'écart et empêché de continuer.*

*Sans doute quelqu'un de suspect qui faisait l'objet d'une fiche particulière et qui sur le côté voyait s'en aller sa famille sans lui. Les passeports étaient vérifiés scrupuleusement et retournés dans tous les sens. La garde civile inquiétait et terrorisait tout le monde ; elle avait le droit de vie ou de mort sur ces pauvres gens qui souhaitaient simplement rejoindre le sol français. Les formalités douanières espagnoles et françaises finies, nous ne nous soucions plus des effets volés heureux que nous étions de nous retrouver en France en sécurité. Nous avons salué longuement et de loin de la main mon oncle et ma tante qui de l'autre côté de la barrière dans une certaine angoisse avaient observé tout notre périple. Nous étions tristes car à cet instant en leur disant au revoir nous ignorions dans combien de temps l'on pourrait se revoir à nouveau. Je me souviens toujours de ces moments difficiles vécus et de cette haine aujourd'hui apaisée à l'encontre de ces représentants de Franco pratiquant des méthodes barbares. C'était la loi des vainqueurs.*

*A Foix, nous eûmes la joie de retrouver enfin notre père qui nous attendait en compagnie d'un couple d'amis espagnols résidant à Saint Jean de Verges, pour nous amener en camionnette avec nos pauvres bagages vers notre lieu de destination. C'était pour nous une contrée inconnue. La maisonnette n'était pas équipée d'eau, il y avait un puit extérieur qui nous permettait de s'approvisionner en eau et l'on se chauffait au bois qui ne manquait pas dans la région. A l'extérieur il y avait un lavoir et une latrine pour satisfaire aux besoins. Malgré les nombreuses heures de travail que mon père effectuait on ne roulait pas sur l'or et je me souviens d'avoir vu mes parents se coucher sans manger afin que nous ayons notre repas. Une assistante sociale, très brave personne, amenait des vêtements que nous essayions puis nous nous les passions à tour de rôle suivant notre croissance naturelle. A cette époque la Guerre d'Algérie n'était pas encore finie et la France devenue notre terre d'asile se trouvait confrontée à de dures réalités.*

Au début, la vie n'était pas facile mais mes grands-parents ont toujours été reconnaissants envers la France et toute la famille a su s'adapter très rapidement tout en regrettant leur pays d'origine. Mon grand père me racontait souvent une anecdote qui l'avait vraisemblablement marquée. Dès que cela fut possible, il décida de se rendre depuis Lavelanet à Valencia accompagné de mon père qui était l'aîné de la fratrie. Le moyen de locomotion qui devait les conduire en direction de cette grande ville où résidait la famille n'était qu'une solide et courageuse mobylette motobecane. Ce voyage fut interminable et mon grand père n'arrivait toujours pas à comprendre comment la fameuse motobecane avait pu arriver à destination.

Mon Grand-père est malheureusement décédé sans avoir récupéré sa nationalité espagnole perdue. Il était amoureux de son premier pays. Pour lui rendre hommage, deux de ses petits enfants ont obtenu quelques années plus tard la double nationalité, franco-espagnole grâce à une loi de récupération créée par le gouvernement espagnol.

En été 2014, je me suis déplacée à Rivesaltes afin de visiter depuis l'extérieur l'avancée des travaux effectués sur le camp. J'ai pu observer des mètres carrés de terrain, des rangées de restes de constructions, de baraquements en ruines, un chemin de fer, des kilomètres de grillages ou de barbelés oxydés, un silence inquiétant, personne aux alentours et au loin des zones industrielles qui tournent le dos à un endroit occupé il y a longtemps par beaucoup trop de locataires cloîtrés et accueillis par le froid glacial de la tramontane ou les grandes chaleurs estivales. Mais je dois reconnaître que jamais je n'aurais pu imaginer une telle histoire dans ce lieu.

De nos jours, il existe hélas des camps de réfugiés, ce n'est certes pas comparable mais l'on peut bien imaginer la vie entre parenthèses de ces êtres humains. Vivre au jour le jour face à l'incertitude, au rejet des autres. Aujourd'hui encore, pas très loin de chez-nous, il y a toujours ces routes, ces chemins qui permettent d'échapper à des terres en guerres ou séquestrées.

Tout individu qui a occupé ou occupe un bout de terrain d'un camp a perdu logement, propriété, ressources, soins, droits, identité, intimité et dignité. Cela me rappelle tous ces gens qui se trouvent actuellement dans les camps de réfugiés, ils sont syriens, du Moyen orient, de l'Afrique noire, ils ne traversent plus une chaîne de montagne mais aussi les vagues assoiffées et affamées qui font chavirer les embarcations de la honte du XXIème siècle.

Mais je pense également aux terres hostiles comme la bande de Gaza et l'est de Jérusalem. Les journées défilent et ces gens tout comme ceux des époques de Rivesaltes essaient aussi de survivre et d'occuper leur temps, dans l'espoir de croire en un avenir meilleur pour eux et surtout leurs enfants.

Il y a quelque temps j'ai pu visiter et apprécier à Barcelone une série de photographies de Tanya Habjouqa intitulée "plaisirs occupés". Des images représentant:

Des femmes faisant du yoga au milieu de rien.

Des adolescentes rêvant de liberté: dans une chambre, maquillées, en tenues vestimentaires courtes et colorées et faisant semblant de faire partie d'une école de théâtre, chant, musique et danse.

Le pique-nique d'une famille en bord de mer et de route, dans une certaine inquiétude, prête à partir au plus vite pour se protéger d'attaques terroristes ou de balles perdues.

De jeunes garçons faisant les acrobates dans un décor en ruines...

Ce sont tous des Palestiniens profitant de petits plaisirs parce que « la vie continue, la vie doit continuer ».

Cela n'existe plus à Rivesaltes mais bien aujourd'hui au Moyen Orient, en Afrique ou en Corée du Nord et dans d'autres pays car il existe bien des manières d'enfermer et d'isoler des gens. Il ne s'agit pas d'enterrer le passé ni de faire resurgir des guerres, des scènes de grand désordre, des idéologies intolérantes mais de créer des lieux de mémoires historiques, pédagogiques pour alerter les consciences afin d'éviter que cela ne se reproduise, créer des liens et des engagements car il faut bien souvent « le voir pour le croire ».

Les leçons d'histoires doivent être matérialisées grâce à des témoignages, des objets, des lieux.

En France, je pense que cela se fait mais peut être pas encore assez en Espagne. Les guides touristiques de la guerre civile espagnole comme ceux de la bataille de Belchite en Aragon par exemple soulignent le nombre important de jeunes collégiens et lycéens français en voyage linguistique qui constatent que non seulement ils apprennent une langue mais aussi son histoire et sa géographie.

En tant que citoyenne européenne, je ne peux que m'engager à accueillir et souhaiter que les droits et libertés que j'ai pu bénéficier à d'autres peuples.

Bien à vous,

Anne-Hélène

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».  
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer  
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes  
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre  
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur  
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager  
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,  
rendez-vous dans la rubrique  
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

[www.lettresderivesaltes.com](http://www.lettresderivesaltes.com)